Document generated on 07/15/2025 6:59 p.m.

À bâbord !
Revue sociale et politique

Reprendre parole
Entrevue avec la maison d'édition Diverses Syllabes

Alexis Ross

Number 86, December 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95484ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue À bâbord !

ISSN

1710-209X (print)
1710-2103 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ross, A. (2020). Reprendre parole : entrevue avec la maison d'édition Diverses Syllabes. *À bâbord !*, (86), 60–63.

Tous droits réservés © Alexis Ross, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENTREVUE AVEC LA MAISON D'ÉDITION DIVERSES SYLLABES

REPRENDRE PAROLE

Avec Sayaka Araniva-Yanez, Brintha Koneshachandra et Paola Ouedraogo*
Propos recueillis par Alexis Ross

Nouvelle maison d'édition fondée à l'été 2020, Diverses Syllabes a soulevé un grand intérêt dans le milieu littéraire et au-delà. *À bâbord !* a rencontré trois des co-fondatrices

***ÀB !*: Comment définiriez-vous le projet de Diverses Syllabes ?**

Paola Ouedraogo : Diverses Syllabes est une maison d'édition par et pour les femmes racisées et les minorités de genre. On part d'une perspective féministe intersectionnelle et queer, qui veut permettre plus de parité dans le milieu littéraire. C'est un projet qui vise à s'opposer aux discriminations qu'il peut y avoir, à contrer l'homogénéité en diversifiant, en incluant davantage de voix. Madioula [Kébé-Kamara, fondatrice et directrice générale de la maison] aime dire que nous sommes des créateurs et des créatrices d'opportunités.

***ÀB !*: Quel a été le déclencheur qui vous a amenées à vous dire que ce projet était nécessaire, et que c'était le temps de vous y lancer ?**

Brintha Koneshachandra : On a tous et toutes eu des discussions, suite aux événements [de cet été, avec les mouvements de dénonciation d'agressions sexuelles], et c'est suite à ces discussions qu'on a compris qu'il y avait un manque. Le constat était que le mouvement même de dénonciation n'est pas assez diversifié, qu'il reste assez *mainstream*. Il y a encore des voix qui ne sont pas entendues. Ce n'est pas qu'elles n'existent pas, c'est qu'elles sont invisibilisées. On veut donner une plateforme à ces personnes-là pour qu'elles puissent s'exprimer directement, sans courir le risque de voir leurs propos déformés de manière à justifier un récit qui ne leur appartient pas.

D'un point de vue personnel, ce qui m'a poussée à rejoindre Diverses Syllabes (je pense qu'on s'accorde aussi un peu toutes sur ça), c'est que j'ai toujours été une personne active dans la dénonciation de différentes formes d'injustices sociales, que ce soit par des textes, des illustrations ou même en essayant de confronter les propos problématiques tenus dans différents cercles. Je me suis aperçue qu'en fait, moi, avec mes petites initiatives de dénonciation ici et là, même si c'était important, ça n'apportait pas forcément une solution concrète à un problème qui est concret et profondément ancré dans nos sociétés. C'est cette situation d'urgence, couplée à mes expériences personnelles de discrimination, qui m'a poussée à rejoindre Diverses Syllabes. Le besoin d'avoir une réponse concrète à des problèmes concrets.

Sayaka Araniva-Yanez : Comme Brintha le dit, il faut encourager le dialogue, il faut que tous et toutes puissent se voir et se parler, sans avoir peur de voir leur expérience réappropriée, ou qu'il y ait une certaine capitalisation de leur souffrance ou de leur colère.

Ce qui m'a le plus frappée [lors des dénonciations des violences sexuelles, mais aussi raciales], ça a été de voir l'instrumentalisation des expériences par le dispositif des médias, de voir que dans ces vagues et ces mouvements politiques, il y avait comme une valeur utilitaire qui avait été accordée à certaines expériences. Et dans cette valeur utilitaire, pour moi, il y a une violence, parce que c'est comme ça qu'on invisibilise l'essence de l'expérience. On ne va pas se cacher le fait que les luttes sociopolitiques, souvent, ça parait bien sur un CV de personnalité. De dire qu'on mène des luttes, ça nous rend politiquement corrects. C'est pour ça que ces luttes sont instrumentalisées : elles deviennent des accessoires pour certaines personnalités.

Tandis que pour les personnes qui sont aux marges, qui sont en état de minorité, ce n'est pas une question d'accessoire : c'est une question de survie, c'est un combat qui est mené tous les jours, qui a été mené par les gens avant nous. Il y a un choc entre l'instrumentalisation et la survie. Je pense que la mission de Diverses Syllabes, c'est de réitérer l'importance des luttes pour chaque individu ou chaque groupe qui est en état de minorité, et de participer à ces combats plutôt que de les idéaliser.

***AB !*: Quand le projet de Diverses Syllabes a été rendu public, ça a suscité un certain engouement. Est-ce que ça vous a surpris, est-ce que ça vous a plu ?**

Brintha : Au début, même si pour moi c'était un projet essentiel, j'ai été surprise par le nombre d'allié·e·s qui se plaçaient derrière le projet. C'est positif, parce que ça montre à quel point les gens commencent à comprendre les dynamiques et les problèmes qui sont ancrés dans nos sociétés, et que nous on est là pour apporter une solution.

Sayaka : Il y a de la bienveillance, il y en a. De voir tout le support, ça fait du bien. On se dit qu'il y a de la place pour le changement, qu'on est accompagné·e·s et qu'il y a un mouvement de solidarité. Jusqu'à maintenant dans mon bac, chaque fois que je suis dans un cours et que je me rends compte que je suis la seule personne racisée, c'est violent. Alors en voyant que les gens sont capables de poser un regard sur ce problème-là, je me rends compte que

Visuel : Catherine Leblanc.

c'est une réalité et que ce n'est pas à moi de me sentir bizarre parce que je suis la seule personne racisée dans ma classe : au contraire, c'est ce phénomène qui est bizarre.

Paola : Il y a eu énormément de soutien, ce qui fait qu'on en oublie aussi qu'il y a des gens que ça dérange, finalement. Mais le positif prend le dessus sur le négatif.

***ÀB !* : Comment le racisme et le sexisme se traduisent-ils dans le monde littéraire ?**

Paola : Déjà au bac, j'avais réalisé qu'il y avait ce problème-là de représentation – de présence, carrément – des personnes racisées dans le milieu universitaire, dans l'institution littéraire. Personnellement, en tant que femme antillaise, j'ai constaté très rapidement qu'il y avait peu de personnes comme moi autour de moi.

Tout ça part du fait que le domaine littéraire, il faut le dire, reste un domaine élitiste, peu accessible à toutes sortes de personnes qui ne vont pas s'autoriser à entrer en littérature. Elles vont plutôt se tourner vers des domaines où on les attend, que ce soit l'actuariat, les finances, la santé – tous ces domaines qui ne sont pas des domaines artistiques. C'est le constat que fait Madioula aussi. Elle explique qu'elle s'est privée de son rêve littéraire pendant des années, parce qu'elle ne se sentait pas à sa place. D'un côté, donc, il y a ce manque de présence de certaines personnes dans le milieu, qui part d'un problème systémique, mais qui se joue aussi au niveau personnel.

D'un autre côté, il y a dans le milieu littéraire une tendance évidente à fermer des portes aux femmes, aux personnes minorisées dans le genre ou racisées, et ainsi de suite. Le racisme, le sexisme se « cristallisent » dans les institutions mêmes qui supportent le monde littéraire. C'est pour ça aussi que c'est important de reconnaitre qu'il y a quelque chose de systémique là-dedans, que ce ne sont pas juste des événements isolés, pas juste des micro-agressions, pas juste du racisme ordinaire. Par exemple : les personnes racisées, les femmes et les minorités de genre sont peu ou pas enseignées dans nos classes, c'est un constat. Sauf dans des cours qui vont être dédiés aux corpus dans lesquels on va les inscrire : littératures des femmes, francophone, latino-américaine, etc. C'est très bien, parce qu'il faut qu'on les enseigne quelque part, simplement s'il y avait une inclusion qui était faite dans tous les cours, on n'aurait peut-être pas besoin de créer des cases comme ça. Ça ferait qu'on étudierait ces personnes-là, peu importe les cours, et de diverses manières, aussi.

Ensuite, ces mêmes personnes sont peu publiées. Elles ne vont pas non plus forcément avoir le financement pour progresser dans les milieux littéraire ou universitaire. Et finalement, ce ne sont pas souvent elles qui vont rafler les prix littéraires, même quand elles sont en lice. Et, on le sait, dans le milieu littéraire, il faut avoir une certaine reconnaissance pour avoir accès au financement, pour progresser, pour être lu, étudié. Ce sont tous ces constats qui font que je parlais de cristallisation.

Les personnes en question sont là, elles ont des choses à dire, il suffit de tendre l'oreille, de tendre la main, d'écouter.

***ÀB !* : Comment voyez-vous le rôle de la littérature dans la transformation sociale ?**

Sayaka : Je trouve que la littérature est un excellent dispositif pour diffuser des informations, des outils de réflexion critique. Il faut un mouvement collectif, et la littérature peut servir à illustrer nos témoignages, les témoignages de celleux qui ▸

POUR CONTRIBUER

On peut faire un don en vue de soutenir l'indépendance de Diverses Syllabes : www.gofundme.com/f/editions-pour-les-femmes-racisees-et-les-minorites

Visuel : Catherine Leblanc.

ont été pendant trop longtemps écarté·e·s, stratifié·e·s ou complètement hachuré·e·s du paysage littéraire ou culturel.

Brintha : La littérature, comme toutes les formes d'art, devrait être représentative de nos sociétés. Et si nos sociétés sont multiculturelles, pourquoi a-t-on une forme de narration qui domine le paysage littéraire, avec quelques exceptions ? Est-ce qu'en multipliant les voix, les réalités, les histoires dans le paysage littéraire, en offrant un meilleur accès à tous les visages de nos sociétés, à toutes les histoires, on ne combattrait pas en même temps le racisme et le patriarcat ? Est-ce qu'une partie de la solution, ce n'est pas aussi d'exposer notre société multiculturelle à toutes les histoires, toutes les voix, pour se connaitre et en fait se découvrir ? Est-ce qu'en se lisant les un·e·s les autres, on ne se rapprocherait pas de façon plus humaine ?

Paola : La littérature peut participer comme les autres formes d'art à une démarche de réappropriation des réalités, et permettre aux personnes qui vont dans leur vie quotidienne subir le racisme, le sexisme ou toute forme d'oppression, de devenir des sujets du discours, et non plus seulement des objets de discours. Il y a une volonté de n'être plus seulement analysé·e·s en tant qu'objets du fait littéraire, mais de devenir le sujet qui écrit.

Ce faisant, ces personnes peuvent aussi sortir des questions politiques : puisqu'elles deviennent des sujets du discours, qu'elles se réapproprient le discours, elles peuvent traiter de ce qu'elles veulent. Il s'agit d'une littérature qui a certes un aspect politique important, qu'on ne peut pas lui enlever, mais ça reste de la littérature, ça reste dans le domaine fictionnel – et finalement les personnes marginalisées ont aussi le droit de traiter de questions qui n'ont rien à voir avec toutes les luttes sociales qui les préoccupent quotidiennement. Cette démarche de réappropriation est très importante pour moi, pour nous, je pense. Elle contribue à faire avancer les luttes, mine de rien.

***ÀB !* : Vous avez décidé de lancer un projet autonome à l'égard des grandes maisons d'édition existantes, mais aussi à l'égard des petites maisons par et pour les personnes racisées ou en minorités de genre (comme Mémoire d'encrier ou Remue-ménage). Pourquoi ?**

Sayaka : Je me le suis fait demander tellement souvent ! C'est une question que les gens se posent. Pour moi, trop ce n'est pas assez ! Il y a déjà une dizaine, une quinzaine, une vingtaine de maisons d'édition qui publient majoritairement des auteurs et autrices blanches, ou des personnes qui ne sont pas en état de minorité, donc je me demande : pourquoi il y aurait un problème, une particularité à une troisième maison d'édition, qui vient avec la simple volonté de diversifier le paysage littéraire, les tablettes des librairies ?

Brintha : On veut construire du nouveau, pas seulement travailler à partir de ce qui existe déjà. On veut donner de la place à des voix nouvelles. On a plein de jeunes auteurs et autrices qui sont peu publié·e·s ou qui n'ont jamais été publié·e·s, qui n'ont pas cet espace-là. On veut décloisonner ces frontières dans lesquelles les auteur·trice.s racisées, les femmes, les minorités de genre sont cantonné·e·s à des genres et à des sujets spécifiques. C'est ce qu'on disait : on veut sortir du misérabilisme, que les gens se sentent à l'aise de publier ce qu'ils veulent, sans devoir se limiter aux questions politiques qu'on leur attache. On veut vraiment sortir de l'exotisation et de la fétichisation des auteurs et autrices, qui sont en fait réduites à leurs caractères ethniques, raciaux, de genre. Il faut renouveler ce paysage littéraire qu'on a, et sortir des catégories et des modèles qui nous sont projetés et qui sont consacrés.

Paola : On ne veut pas non plus créer davantage de séparation entre les gens. Diverses Syllabes se présente comme une maison par et pour les femmes racisées et les personnes minorisées dans le genre, parce que c'est important de mentionner d'où on part, quelles personnes on cherche à publier, mais notre perspective est quand même intersectionnelle : on veut intégrer toutes les voix qu'on n'entend pas au sein d'un système, ce qui va avoir pour effet de le renouveler – on l'espère en tout cas – en mettant l'accent sur la pluralité des parcours, des identités, des paroles.

***ÀB !* : Quels genres de projets, de formes littéraires croyez-vous que Diverses Syllabes pourra porter ?**

Sayaka : On est ouvert·e·s à tout. Le projet, c'est vraiment d'accompagner les personnes dans le parcours littéraire de leur choix, celui qui leur semble le plus approprié. Si on parle de genres littéraires, ça pourrait être autant de la poésie que de l'essai, même de la littérature jeunesse, ou des romans graphiques. Il n'y a pas de limites, parce que ce sont justement les limites qui viendraient cloisonner les personnes.

Moi-même, je me suis questionnée longtemps dans mon cheminement créatif, à me demander s'il fallait nécessairement que je parle juste de l'expérience que mes parents m'ont transmise, par rapport à leur immigration au Canada. Est-ce que c'est seulement de ça que je dois parler, ou est-ce que je peux parler, par exemple, d'une jeune personne d'origine latino-américaine qui vit un *breakup* ? On ne veut pas pousser les gens à écrire juste à partir de leur expérience. C'est sûr que l'expérience, elle va être présente, mais on ne veut pas poser des limites à l'écriture des personnes, seulement les accompagner du mieux qu'on le peut – que ce soit par le financement, le *care*, etc.

De gauche à droite et de bas en haut: Madioula Kébé-Kamara, Brintha Koneshachandra, Cato Fortin, Maude Lafleur, Paola Ouedraogo, Natasha Kanapé Fontaine, Sayaka Araniva-Yanez, Élise Achille et Emanuella Feix. Photos : Élise Achille, Julie Artacho, Maude Lafleur et Jade Wulfraat. Montage: Sayaka Araniva-Yanez.

SUGGESTIONS DE LECTURE

Brintha Koneshachandra suggère :

- Kama La Mackerel, *Zom-Fam,* Montréal, Metonymy Press, 2020.
- Aimee Nezhukumatathil, *Miracle Fruit,* North Adams, Tupelo Press, 2003.

Paola Ouedraogo suggère :

- Maryse Condé, *Moi, Tituba, Sorcière… Noire de Salem,* Paris, Gallimard, 1988.
- Gisèle Pineau, *Mes quatre femmes,* Paris, Philippe Rey, 2007.

Sayaka Araniva-Yanez suggère :

- Gloria Anzaldúa, *Borderlands/ La Frontera: The New Mestiza,* San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.
- Alejandra Pizarnik, *Les travaux et les nuits,* Paris, Ypsilon éditeur, 2013 (1965).

***ÀB !* : Les inégalités autant que la lutte contre elles, cela implique toujours une dimension matérielle, des défis économiques, notamment : quelles sont vos réflexions là-dessus ?**

Brintha : En fait, dans les institutions et dans le paysage littéraires, c'est surtout une question de volonté. Les moyens existent, mais les initiatives, elles, ne sont pas venues. C'est qu'il y a une hiérarchisation de la littérature et des voix narratives : on va mettre en avant un récit dominant qu'on pense être vendeur – parce que, disons-le, c'est ça –, avec quelques voix d'auteurs et d'autrices racisées, qui deviennent supposément les quelques voix représentatives de l'ensemble des personnes racisées, dans le marché littéraire. On pense que les histoires et les voix des personnes racisées et des minorités de genre ne seront pas lucratives, et du coup on ne veut pas miser dans ces voix. C'est une question de volonté si, par le passé, on est restés absents de ces espaces.

Bien évidemment, nous, en tant que nouvelle initiative, on fait face à des défis économiques et financiers. C'est pour ça qu'en ce moment, on a une campagne de sociofinancement : on a récolté un peu plus de 15 000$ sur les 60 000$ qui nous permettront, c'est important, d'être indépendant·e·s sur deux ans. On compte beaucoup sur tout le mouvement de solidarité, parce que cette initiative est aussi née d'un mouvement de solidarité. On est une organisation à but non lucratif, et on maintient une volonté de ne pas dépendre des institutions.

Paola : Si on a cette campagne de sociofinancement, c'est parce qu'on veut rester indépendantes, ne pas dépendre des banques, de prêts, etc. Mais c'est aussi parce qu'on se donne pour mission de rémunérer nos auteurs et autrices à leur juste valeur. On sait que la situation des écrivains et écrivaines au Québec est assez précaire : c'est un statut qui rapporte peu, qui ne permet pas de vivre de la littérature (il faut avoir un emploi à côté); c'est un cercle vicieux de précarité chez les auteurices, et encore plus chez les personnes issues de populations marginalisées. On veut contrer ce système-là, dans lequel les personnes racisées, en minorisées dans le genre, et les femmes sont souvent poussées à faire du travail invisible, gratuit. Le mandat qu'on a, c'est d'assurer une rémunération plus intéressante, pour que ces personnes puissent se consacrer à leur activité littéraire sans se retrouver dans la précarité en fin de mois. Ça sera un peu notre apport, notre pierre à l'édifice. àb!

* Sayaka Araniva-Yanez est artiste multidisciplinaire et étudiante au bac en études littéraires à l'UQAM (s'intéressant au numérique et aux médias). Elle est née au Québec de parents salvadoriens.
Brintha Koneshachandra est doctorante en histoire à l'Université de Montréal (spécialisée en histoires urbaines, afro-américaine et afro-canadienne), artiste illustratrice, autrice, parfois traductrice. Elle est Tamoule-Française, arrivée au Canada en 2017.
Paola Ouedraogo est doctorante en études littéraires à l'UQAM (spécialisée en littératures africaines et antillaises francophones). Elle est Antillaise, arrivée au Canada en 2016.
Toutes trois comptent parmi les co-fondatrices de Diverses Syllabes.